ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

QUE « MONTRENT » LES DEICTIQUES ?

par Marie-Dominique JOFFRE
Professeur de langue et littérature latines

SOMMAIRE. — *Cet article, synthèse de travaux antérieurs, propose une réflexion sur l'**anaphore** et la **deixis**. Phénomènes purement linguistiques, par conséquent abstraits, l'anaphore et la deixis permettent au locuteur de laisser transparaître la manière dont il mène et structure son propos. L'anaphorique* **is** *allège le déroulement du propos et la progression de la pensée.* **Hic** *signale que la mention d'un concept coïncide avec le* **nunc** *de l'énonciation,* **ille** *est l'indice d'une rupture, d'un contraste ou d'une innovation dans l'agencement des idées.* **Iste**, *quant à lui, indique que la notion évoquée est spécifique du propos en cours, qu'elle a été conçue d'une manière bien précise, selon le bon vouloir des **co-énonciateurs**. La deixis laisse dont émerger au niveau de l'***énoncé** *les opérations mentales effectuées par le locuteur et qui aboutissent à la parole. Elle ne porte donc que sur le symbolique, l'abstrait, et c'est pour cette raison qu'est remise ici en question la notion de* **référence « exophorique »**.

EPITOME. — *In hoc libello disputatur de tribus uerbis « demonstratiuis », tum prouocabulis cum adiectiuis, quae lingua latina habet :* **hic, iste, ille.** *Quae eorum sit significatio quaeritur.Talia uerba aestimamus indicare nec ubi posita sit res aut verbum pro quo enuntientur nec quantum distet.Vt oratio naturam non imitatur sed rerum simulacrum exprimit, ita uerba « demonstratiua » nihil aliud significant **nisi quomodo aut qua in mente** homo dum loquitur sermonem serat. Qui uerbo* **hic** *utitur memorat nomen pro quo id prouocabulum adhibetur eodem tempore ac sermo, id est «* **nunc** *» enuntiari, ita ut sententiae aptissime inter se cohaerere uideantur.* Qui autem uerbo **ille** *utitur dicit se aliquid noui uel contrarii enuntiare. Qui tandem uerbo* **iste** *utitur significat quomodo intellegendum sit nomen pro quo id prouocabulum profertur. Omnibus enim uerbis nihil aliud discribitur nisi mens hominis uerba facientis.*

Plus qu'une étude détaillée, je propose ici une réflexion d'ensemble, fruit de plusieurs années de travail et de publications, sur les pronoms adjectifs démonstratifs, appelés aussi « déictiques ». Il s'agit de la série *hic*, *iste*, *ille* qui se rattache, tout en s'en distinguant, à *is*, forme anaphorique, quand elle reprend, ou cataphorique, quand elle annonce — d'aucuns utilisent le terme générique de « phorique ». A travers des exemples relevés essentiellement dans la comédie et dans des textes en prose de l'époque

« classique », j'essaierai de poser quelques jalons en vue d'une théorie générale. Il convient en effet de mettre en lumière les liens qui unissent l'anaphore et la deixis et de voir aussi en quoi consiste leur différence. D'autre part, puisque le latin disposait de plusieurs démonstratifs, il va de soi que ces outils linguistiques véhiculaient chacun une signification qui leur était propre, et qui les distinguait les uns des autres. Cette différence devait être extrêmement subtile. Toutefois, par delà ce qui les opposait, les déictiques latins devaient en outre posséder bien des points communs ; sans ce dernier postulat, comment expliquer qu'au cours de l'évolution du latin vers les langues romanes, les locuteurs aient pu négliger ces différences de signification, au point de ne plus les percevoir ? C'est alors que le système se modifia, entraînant la disparition de *is* et de *hic* et augmentant corrélativement le champ d'utilisation de *iste*, de *ille* et de *ipse*.

On aura aussi le souci de mettre au clair les notions d'« anaphore » et de « deixis » (s'il s'agit de « montrer », que « montre »-t-on ?), d'« anaphore intra-textuelle » et d'« anaphore extra-textuelle » (cette dernière expression est-elle simplement synonyme de « deixis » ?). Mais il s'agit avant tout de décrire et d'interpréter des faits linguistiques. On a affaire à des symboles qui transposent, sous forme purement abstraite, des éléments de la réalité extra-linguistique. Il ne faut perdre de vue que le langage sert, entre autres, à représenter, de manière symbolique, le réel dont les participants au dialogue, les co-énonciateurs, font l'expérience par l'intermédiaire de leurs sens. Toutefois, œuvre du locuteur, cette représentation est totalement subjective. Le lien qui unit le réel à sa transposition dans un énoncé n'est pas aussi direct qu'on veut bien le croire.

1. Définitions : anaphore, anaphorique, déictiques

L'anaphorique *is* est défini par G. Serbat [1] comme un « super-nom ». C'est un cadre sémantiquement vide qui, parce qu'il est pourvu des marques de genre, de nombre et de cas, est capable d'occuper dans la phrase n'importe quelle fonction syntaxique du nom. Cadre nominal dépourvu de contenu notionnel, *is* sert à reprendre ou à annoncer un élément de l'énoncé, non seulement un nom, mais aussi une séquence plus ou moins longue ; il réalise donc une puissante abstraction, en opérant la synthèse d'ensembles notionnels parfois complexes et en les représentant à l'aide de ses indices nominaux. C'est à ce titre que G. Serbat définit *is* comme un « nominalisateur ».On peut le constater à travers ce premier exemple livien :

> [1] *Neque Hispaniam neglegendam ratus, atque* ***id*** *eo minus quod haud ignarus erat circumitam ab Romanis eam legatis...* (Liu. 21, 22, 1) « [Hannibal] pensant qu'il ne fallait pas non plus négliger l'Espagne, et cela d'autant moins qu'il savait qu'elle avait été parcourue par des ambassadeurs romains... »

1. G. Serbat, « *Is*, un super-nom », *Latomus* XLIII, fasc.3, 1984, p. 554-559 ; repris dans G. Serbat, *Opera disiecta*, L. Nadjo ed., Peeters, Louvain,2001.

L'anaphorique neutre résume à lui seul les conceptions du général carthaginois à propos de l'Espagne.

Mais une fois cette abstraction accomplie, il revient aux co-énonciateurs de combler ce vide et d'identifier le référent de l'anaphorique. Selon G. Kleiber [2], ce référent doit être gardé « saillant » dans la mémoire des co-énonciateurs. Pour fonctionner, le mécanisme d'anaphore nécessite donc la participation conjointe et simultanée de tous les acteurs du dialogue qui doivent alors, chacun, maintenir présentes à leur mémoire les mêmes notions. Et aussi longtemps que durera la conversation, tous les co-énonciateurs accepteront les mêmes repères spatio-temporels posés implicitement par l'acte d'énonciation lui-même. Il s'établit donc nécessairement une véritable *connivence* entre le locuteur et ses auditeurs. Cette connivence ne saurait d'ailleurs exister sans le recours, chez chacun, à la mémoire.

Grâce aux catégories de genre et de nombre et à leurs signifiants, les désinences, le latin offre en outre des moyens qui facilitent le repérage, « la trouvaille » [3] du référent : en effet le genre et le nombre portés par l'anaphorique permettent d'éliminer tout élément du discours discordant de ce point de vue. Il nous semble donc que le phénomène d'anaphore repose avant tout sur les catégories de genre et de nombre ; le contexte doit toutefois être clair et ne pas accumuler, avant ou après l'anaphorique, trop de termes susceptibles d'être pris pour le référent. Le focus ne doit pas être trop chargé.

C'est également une relation de référence qui s'établit entre le substantif et l'anaphorique adnominal (il peut s'agir également d'un déictique) qui le détermine. La plupart du temps d'ailleurs, comme dans l'exemple qui va suivre, le substantif lui-même rappelle, en en faisant la synthèse, les informations mentionnées dans la phrase qui précède ; *is* le reprend, et souligne alors, de manière redondante, son rôle anaphorique :

> [2] *Haud dubia res uisa quin per inuia circa nec trita antea, quamuis longo ambitu, circumcederet agmen.* ***Ea*** *uero* ***uia*** *insuperabilis fuit.* (Liu. 21, 36, 5) « Il apparut clairement qu'il fallait faire contourner <cette pente> à l'armée, en empruntant, au prix d'un long détour, un itinéraire partout impraticable, jamais utilisé auparavant. Mais cette voie s'avéra d'une difficulté insurmontable. »

Le substantif *uia* rassemble déjà à lui seul les informations détaillées exposées dans la phrase précédente. *Ea* qui le détermine souligne explicitement son rôle anaphorisant.

L'anaphore est donc un phénomène exclusivement intra-textuel (ou endophorique) car le référent de l'anaphorique est toujours un élément du contexte linguistique, un élément de l'énoncé : mot ou séquence plus ou moins longue, c'est-à-dire la représentation abstraite et symbolique d'une composante de la réalité linguistique. Ainsi, dans le dialogue de la comédie,

2. G. Kleiber, *Anaphore et pronoms*, Duculot, Louvain-la-Neuve, 1994, plus particulièrement l'introduction et le chapitre : « L'anaphore, d'un problème à l'autre », p. 21-40.
3. Selon la propre expression de G. Kleiber.

même si, dans des cas d'ailleurs assez rares, le référent de *is* a l'air d'être physiquement présent sur scène, en réalité le lien référent / référé n'est pas direct, mais passe par l'intermédiaire d'une unité de langue ; la notion reprise par *is* a préalablement été transposée sous une forme abstraite et symbolique. On reste donc au niveau de l'énoncé, par conséquent dans le domaine de l'endophore. Quant aux déictiques *hic*, *iste* et *ille*, ils sont d'abord, au même titre que *is*, des anaphoriques. Comme lui, en effet, ils sont pourvus de marques de cas, de nombre et de genre. Ils sont toutefois différents de lui car ils sont porteurs chacun d'une signification supplémentaire qui leur est propre et qui leur confère un caractère nettement marqué. Ne sont-ils pas parfois renforcés par la particule *-ce* ?

Se pose alors la question de leur signification. Servent-ils vraiment à « montrer » ? Mais à « montrer » quoi ? Pointent-ils le doigt sur leur référent (linguistique ou extra-linguistique) pour le situer ? Mais par rapport à quoi, à qui ? La réponse la plus fréquemment émise est que les déictiques servent à situer leur référent par rapport aux acteurs de l'énonciation : *hic* renvoie à la sphère de *ego*, *iste* à cette de *tu* et *ille* à celle de la troisième personne [4]. On verra plus bas, notamment à travers les exemples où figure *iste*, et comme je l'ai déjà montré dans des publications antérieures [5] que ce type de corrélation est loin d'être systématique.Il sera également aisé de voir que *hic* et *ille* ne s'opposent pas, loin s'en faut, simplement et exclusivement en fonction de la proximité et de l'éloignement.

Il m'a semblé pertinent de conserver, du moins provisoirement, pour classer les emplois, la distinction entre référence endophorique où le déictique renvoie à une séquence d'énoncé, et référence exophorique, lorsque le déictique désigne directement, sans aucun relais dans l'énoncé, un élément de la réalité extralinguistique dont les co-énonciateurs font en commun et simultanément l'expérience. Il ressort des relevés effectués dans divers textes que les déictiques fonctionnent essentiellement en référence intra-textuelle, y compris dans la comédie. C'est une des raisons pour lesquelles on a parfois l'impression qu'ils se substituent à *is*. Il est de fait qu'au cours de l'évolution du latin, l'anaphorique disparaîtra, ses emplois étant remplis par *iste* ou *ille*, voire *ipse*. Mais à la fin de la république et au début de l'empire, le latin offre une palette de quatre formes, *is*, d'une part, *hic*, *iste* et *ille*, d'autre part, qui, à notre avis, possèdent chacune leur signification propre. Leur utilisation dans les textes n'est aucunement aléatoire, elle dépend de leur signification et des effets de sens qu'elles

4. C'est le cas notamment d'A. Orlandini , *Il riferimento del nome*, Clueb, Bologne, 1995 et de M. Fruyt, « L'emploi de *is*, *hic*, *iste*, *ille*, *ipse* en latin archaïque et classique », *R.E.L.*, 87, 2010, p. 44-75. S. Pieroni, « Dimonstrativi e *ego* fissile », *Morfosintassi latina. Punti di vista* (N. La Fauci & S. Pieroni ed.), Edizioni ETS, Pise, 2007, p. 9-25, adopte une position intermédiaire.

5. M.D. Joffre, « Sens et emplo de *iste* à la fin de l'époque républicaine », *REL* 74, 1997, p. 145-154 ; « Comment s'élabore le sens d'une forme ? L'exemple de *iste* dans l'*Asinaria* de Plaute », dans Moussylanea. *Mélanges offerts à C. Moussy*, Peeters, Louvain, 1998, p. 131-137 ; « *Iste*, un moyen de capter l'attention de l'auditoire », dans *Parole, Media, Pouvoir dans l'Occident romain, Hommages offerts au professeur G. Achard*, C.E.R.O.R., Université Jean-Moulin-Lyon III, De Boccard, Paris, 2007, p. 11-22 ; « *Ipse*, anaphore et deixis », dans *Ordre et cohérence en latin (communications présentées au 13º colloque de linguistique latine)*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. ccxciii, Droz, Genève, 2007, p. 97-110.

peuvent produire et il me semble tout à fait possible d'en trouver la justification. Et il y a fort à parier que le choix de l'auteur dépendait de ses intentions stylistiques et pragmatiques.

C'est donc sur ces bases que reposent mes analyses et mes réflexions, en prenant garde à ne pas confondre la réalité extralinguistique avec sa transposition sous forme abstraite et symbolique. Les déictiques relèvent de ce dernier domaine, celui du langage, ici, d'une langue précise, le latin, qui permet, à travers l'acte énonciatif, de faire passer, du locuteur aux co-énonciateurs, un énoncé.

2. Signification de *iste* en référence endophorique.

Iste a ceci de tout à fait remarquable, qu'il n'est employé, à l'époque dite « classique » que dans des textes qui relèvent de la communication orale : dialogues de théâtre, conversations transcrites des dialogues philosophiques, correspondance (qui est un dialogue à distance dont les réponses sont différées) et discours. S'il est fréquent dans la poésie lyrique et satirique, il est totalement absent de la narration, qu'il s'agisse de l'histoire ou de l'épopée. On peut déduire de cet état de fait qu'il était vigoureusement marqué et fortement expressif. Renvoyant à mes articles précédents, je résumerai les conclusions auxquelles j'ai abouti.

Tout d'abord, dans l'écrasante majorité de ses emplois, *iste* fonctionne en référence endophorique ; il reprend ou annonce une séquence d'énoncé. On verra par la suite que les quelques exemples classés avec les emplois en référence exophorique, sont, en fait, discutables. Le référent de *iste* est donc de l'ordre linguistique, c'est une séquence d'énoncé. Mais, en utilisant ce démonstratif, le locuteur attire l'attention des co-énonciateurs sur le contenu notionnel bien particulier et bien précis de ce référent, fruit original et totalement subjectif d'une conscience parlante, mémorisé et maintenu « saillant », dans l'esprit de tous les acteurs du dialogue.Ce contenu bien particulier peut être le fait aussi bien du locuteur, que des co-énonciateurs ou même de tiers totalement étrangers à l'acte énonciatif. C'est ce que montrent les gloses dans les exemples suivants :

> [3] *Itaque non tam* ***ista*** *me sapientiae,* ***quam*** *modo Fannius commemorauit,* ***fama*** *delectat, falsa praesertim quam quod amicitiae nostrae memoriam spero sempiternam fore.* (Cic., *Lael.* 15) « C'est pourquoi ce n'est pas cette réputation de sagesse que Fannius a évoquée tout à l'heure qui me réjouit, surtout qu'elle est fausse, mais l'espoir que le souvenir de notre amitié ne connaîtra pas de fin. » (Ici les propos repris sont le fait d'un tiers.)
> [4] *eius filii diserti (…)****ista*** *praeclara* ***gubernatrice****, ut ais, ciuitatum eloquentia rem publicam dissupauerunt.* (Cic., *De orat.* 1, 38) « ses fils, brillants orateurs, c'est avec l'aide de ce fameux « pilote » des cités qu'est, selon ton expression, l'éloquence, qu'ils ont bouleversé la république. »

On comprend également pourquoi *iste*, aussi bien comme pronom que comme adjectif, en position cataphorique, annonce une subordonnée, conjonctive explicative en *ut* ou *quod*, relative, ou autre :

[5] *doctorum est* ***ista consuetudo***, *eaque Graecorum* ***ut*** *iis ponatur de quo disputent quamuis subito.* (Cic., *Lael.* 17) « C'est l'habitude des savants, et des savants grecs, de se faire exposer les problèmes dont ils discuteront même aussitôt. »

[6] *Vis* ***tu*** *cogitare* ***istum*** *quem seruum uoca****s****, ex isdem seminibus ortum (…) aeque uiuere, aeque mori.* (Sen., *epist.* 5, 47, 10) « Veux tu bien penser que celui que tu appelles ton esclave est né de la même semence que toi, qu'il vit comme toi, meurt comme toi. »

Ce sont ces mêmes raisons qui permettent à *iste* de reprendre, en les synthétisant, les propos de l'interlocuteur comme dans :

[7]*Sunt* ***ista*** *Laeli.*(Cic., *Lael.* 6) « C'est cela, Laelius. »

Dans cette conversation très urbaine, Fannius approuve le contenu des propos de Laelius. C'est à partir de ce type d'emploi, banal dans le dialogue, que l'on a pu dire que *iste* renvoyait à la sphère de *tu*, l'interlocuteur. Mais si cette valeur est incontestable, elle n'est qu'un effet de sens et ne saurait constituer la signification de base de cette forme.

Enfin *iste* apparaît dans des séquences qui suivent des passages où le locuteur détaille la manière dont il conçoit une notion ; il peut être pris comme le signal de la conclusion d'un exposé. Dans les *Philippiques* de Cicéron, le déictique apparaît après de véritables tableaux dressés par l'orateur, mises en scène de théâtre à travers lesquelles il brosse un portrait, outrancier sans aucun doute, d'Antoine, quelque peu éloigné de la réalité, fruit avant tout d'un jugement personnel et subjectif. Ainsi dans :

[8] *Vehebatur in essedo tribunus plebi ; lictores laureati antecebant (…) O miserae mulieris fecunditatem calamitosam ! Horum flagitiorum* ***iste*** *uestigiis omnia municipia, praefecturas, colonias, totam denique Italiam impressit.* (Cic., *Phil.* 2, 58) « Lui, tribun de la plèbe, se faisait transporter dans un char gaulois ; des licteurs ornés de lauriers marchaient devant (...) O fécondité désastreuse de cette malheureuse femme ! Cet individu a imprimé la trace de ces scandales dans tous les municipes, toutes les préfectures, toutes les colonies, en un mot dans l'Italie tout entière. »

Iste réfère à la conception bien précise et toute personnelle que Cicéron entend faire partager à son auditoire.Dans le *Pro Caelio*, les esclaves de Clodia ont ceci de particulier, qu'ils sont aussi dépravés que leur maîtresse :

[9] *Quis enim hoc non uidet, iudices, aut quis ignorat in eius modi domo(…) seruos non esse seruos (…) qui uersentur in isdem uoluptatibus (…) Id igitur Caelius non uidebat ? Si enim tam familiaris erat mulieris quam uos uoltis,* ***istos*** *quoque* ***seruos*** *familiares esse dominae scibat.*(Cic., *Cael.* 57-58) « Qui en effet, juges, ne voyait pas ou qui ignorait que dans une maison de ce genre (...) les esclaves n'étaient pas des esclaves (...) eux qui prenaient part aux mêmes plaisirs (...) Cela donc Caelius ne le voyait pas ? Si, en effet, il était aussi intime avec cette femme que vous voulez le prétendre, il savait que ces esclaves étaient eux aussi intimes avec leur maîtresse. »

C'est en prenant en compte ce genre d'exemples que l'on a pu conclure que *iste* revêtait une valeur « péjorative ». Cette valeur, tout indiscutable qu'elle soit, n'en reste pas moins un effet de sens produit par la tonalité bien précise attribuée au référent. Ici encore, c'est le contexte qui produit un effet de sens, non le signifié propre du déictique.

Il est d'autre part remarquable que, durant de longs passages, sans rappel aucun, *iste* renvoie immuablement à la même notion. Dans les *Verrines*, *iste*, pronom, réfère presque toujours (mais pas exclusivement) à Verrès. Cicéron joue sur la connivence qui s'établit nécessairement dans un dialogue entre le locuteur et son auditoire. On a signalé que le mécanisme d'anaphore reposait en premier lieu sur la mémorisation du référent. Mais *iste* exige plus des co-énonciateurs ; il exige le maintien à l'esprit de tous les aspects du contenu notionnel du référent composé par l'orateur. Le souvenir, commun à l'avocat et à son auditoire, de tous les détails de la personnalité du préteur, de toutes ses turpitudes et de tous ses crimes complaisamment détaillés, entraînera l'adhésion de l'assistance, y compris celle des juges. *Iste* fonctionne en endophore comme un anaphorique particulièrement expressif ; en renvoyant à un contenu notionnel bien défini, il confère à son référent une importance particulière. Enfin il signale la volonté du locuteur d'associer étroitement les co-énonciateurs à son propos.

3. Signification de *ille* en référence endophorique [6].

Le fait le plus frappant est que *ille* est utilisé la plupart du temps pour former un diptyque plus ou moins fortement contrasté. On le trouve face à *hic*, pour insister simplement sur une opposition :

[10] [...] *Si non tangendi copiast,*
Eho ne uidendi quidem erit ? Si ***illud*** *[tangere] non licet*
Saltem ***hoc*** *licebit [uidere]* (Ter., *Eun.* 638)
« Si je n'ai pas le privilège de la toucher, n'aurai-je pas même hélas celui de la voir ? Et si cela [toucher] ne m'est pas permis, au moins on me permettra ceci [voir]. »

[11] *Ego* ***illum*** *nescio qui fuerit,* ***hoc*** *quod fecit res ipsa indicat* (Ter., *Eun.* 658)
« Moi j'ignore qui il était ; ce qu'il a fait, la réalité le montre d'elle-même. »

Le changement de déictique ne fait que souligner le contraste.

Ille est souvent contrebalancé par un pronom personnel :

[12] *Ego excludor,* ***ille*** *recipitur ! qua gratia,*
Nisi ***illum*** *plus amas quam* ***me*** *et istam nunc times*
Quae aduectast, ne illum talem praeripiat tibi ? (Ter., *Eun.* 159-161)

6. Pour le détail de la démonstration, voir M.D. Joffre, « *Ille* : réflexions sur ses emplois dans l'*Eunuque* de Térence et le livre XLII de Tite-Live », *Revista de estudios latinos*, 9, Madrid, 2009, p. 15-34.

« C'est moi que l'on met à la porte, c'est lui qu'on reçoit. Pour quelle raison, si ce n'est que tu l'aimes plus que moi et que celle [la jeune Pamphila] que l'on t'a amenée, tu as peur maintenant qu'elle ne te chipe un tel amoureux ? »

[6] *[Vis* ***tu*** *cogitare* ***istum*** *quem seruum uoca****s****, ex isdem seminibus ortum (…) aeque uiuere, aeque mori.] Tam* ***tu illum*** *uidere ingenuum potes quam* ***ille te*** *serum* (Sen., *epist.* 5, 47, 10) « [Veux tu bien penser que celui que tu appelles ton esclave est né de la même semence que toi, qu'il vit comme toi, meurt comme toi.] Tu peux voir en lui un homme libre tout autant qu'il peut voir en toi un esclave. » [7]

On est en droit de se demander si ce n'est pas à cause de ce type d'emploi que, bien plus tard, *ille* sera tout naturellement utilisé comme pronom pour marquer la personne verbale, la troisième.Mais *ille* peut s'opposer à bien d'autres termes. Il répond à *is*, simplement pour souligner une différence :

[13] ..... *arcessitur lauatum interea* ***uirgo*** */ iit, lauit rediit ; deinde* ***eam*** *in lecto* ***illae*** *conlocarunt* (Ter., *Eun.* 593) « on vient entre temps chercher la jeune fille pour le bain ; elle part, prend son bain, revient : après cela elles <autres> [= les servantes] la placèrent sur son lit. »

Chérea, un tout jeune homme, fait le récit du viol qu'il a commis. Faux eunuque, il attend d'être seul avec celle qu'il désire. *Illae*, qui désigne les servantes, est beaucoup plus marqué que *eam*. La confrontation des deux formes souligne un antagonisme. La présence des servantes empêche Chérea d'accéder à son désir ; d'une certaine manière ces femmes affairées constituent un obstacle qui rend inaccessible la jeune Pamphila.

L'examen de tels exemples conduit à penser que *ille* a pour fonction fondamentale de signifier une opposition voire une rupture. Ce type de changement peut concerner soit l'agencement ou le déroulement des événements ou des idées dans le discours, soit le point de vue adopté par le locuteur. Car *ille* relève uniquement de l'énonciation, son emploi accompagne la transposition, sous forme de discours, de la réalité extralinguistique. Cette transposition est réalisée par le locuteur, totalement libre de représenter son expérience comme il l'entend.La rupture signifiée par *ille* peut se doubler d'une rupture syntaxique :

[14] *Neque praeterquam* ***quas ipse amor molestias***
Habet *addas et* ***illas quas*** *habet recte feras.*(Ter., *Eun.* 77-78)
« Et n'ajoute pas de désagréments à ceux que l'amour lui-même comporte, et ceux qu'il comporte, supporte-les comme il convient. »

7. Cet exemple est remarquable : on constate en effet que, pour renvoyer au même référent, Sénèque recourt à deux démonstratifs différents. D'abord *iste* qui annonce la relative où *seruum*, attribut de l'objet, constitue en fait une citation, celle du vocable utilisé par Lucilius et dont le contenu notionnel sera modifié par Sénèque ; puis *ille* qui permet de mettre face à face, sur un pied d'égalité, l'esclave et son maître.

Illas, précédé de *et* souligne l'opposition, non pas entre les relatives, mais entre les verbes : (ne pas « augmenter » mais « supporter »).

Dans l'exemple qui va suivre, on change de phrase. Le pronom n'est pas au même cas que son antécédent, *consulem*, situé dans la phrase qui précède. La rupture est renforcée par *at* :

> [15] *Sperauerunt tamen <non > atrocius quam superiores imperatores consulem in se saeuiturum. At* ***ille*** *arma omnibus ademit, oppidum diruit, ipsos bonaque eorum uendidit.*(Liu. 42, 8, 3) « Ils avaient espéré pourtant que le consul ne les traiteraient pas plus durement que les précédents généraux. Mais celui-ci leur enleva à tous leurs armes, détruisit leur ville, les fit vendre, eux et leurs biens. »

Grâce à ces procédés, Tite-Live renforce le contraste entre les espoirs de Ligures qui viennent d'être vaincus par Rome. Se remémorant le comportement plutôt clément des généraux romains à l'égard de leurs ancêtres dans le passé, ils s'attendent à connaître un traitement comparable. Mais la réalité s'avéra cette fois beaucoup plus dure. Le contraste établi entre le passé et le présent, entre les espoirs des vaincus et la dureté de leur sort est renforcé par le déictique. Il en va de même dans un dernier exemple où *illud* reproduit l'effet de sens signifié par *tamen* :

> [16] *Tecum, Atratine, agam lenius quod et pudor tuus moderatur orationi meae et meum erga te parentemque tuum beneficium tueri debeo.* ***Illud*** *tamen te esse admonitum uolo, primum ut qualis es, talem te esse existument...* (Cic., *Cael.* 7-8) « Avec toi, Atratinus, je parlerai moins durement car ta réserve freine mes propos et je dois respecter mes obligations envers toi et envers ton père. Cependant je veux que tu sois averti de cela : d'abord que les gens t'apprécient tel que tu es... »

C'est pour les mêmes raisons qu'au théâtre, *ille* devient l'indice de l'entrée en scène d'un nouveau personnage :

> [17] *Sed estne* ***ille*** noster Parmeno ? (Ter., *Eun.* 974)
> « Mais n'est-ce pas là [là-bas ?] notre Parménon ? »

Dans l'*Enuque*, on nous amène sur scène un personnage nouveau et, qui plus est, totalement inédit et paradoxal : un eunuque qui aurait violé une jeune fille :

> [18] ***Illud*** *uide os ut sibi distorsit carnufex !* (Ter., *Eun.* 670)
> « Regarde ce visage, comme il le contrefait, le bourreau ! »

Enfin dans les œuvres qui mettent en scène des dialogues, en prose comme en poésie, *ille* est la marque d'un changement de locuteur :

> [19] [...] *At* ***ille***
> « *Scis, Proteus...* » (Ver., *G.* 4, 446)
> « Et lui : « tu sais, Protée... » (Aristée répond aux questions de Protée)

Changement, contraste, rupture, voire innovation [8], tel est le signifié de ce déictique. C'est pourquoi il peut fonctionner en couple. Dans ce type d'emplois, il désigne ce qui, par rapport à A, est non-A. Cette opposition n'est nullement le reflet objectif de la réalité, elle est le signe de la manière dont un locuteur transpose, à sa guise, dans le langage, son expérience concrète. Et il est probable que c'est cette signification, éminemment abstraite et ample, qui a permis à *ille* de supplanter l'anaphorique *is*.

4. Signification de *hic* en référence endophorique.

Je commencerai par un point tout à fait remarquable. Dans les parties narratives de l'histoire comme de l'épopée, *hic* est très souvent employé en début de phrase. Il fonctionne en *uariatio* avec le relatif de liaison ou même avec *is*. Il semble ainsi contribuer à la cohérence du récit et indiquer que son référent est proche :

> [20] ***Hoc*** *uisu laetus*... (Liu. 21, 23, 1) « Réjoui par ce spectacle... »

> [21]*Dum elephanti traiciuntur, interim Hannibal Numidas equites (...) miserat speculatum (...)* ***Huic alae*** *equitum (...) trecenti Romanorum equites ocurrunt*. (Liu. 21, 29, 1) « Pendant la traversée des éléphants, Hannibal avait envoyé cinq cents cavaliers numides en reconnaissance. C'est contre cette aile de cavalerie que se lancent trois cents cavaliers romains. »

Toutefois l'idée de la proximité du référent n'est qu'un effet de sens produit par la manière dont l'auteur a agencé sa phrase. On relève en effet des emplois où *hic*, situé en début de phrase reprend un référent assez éloigné :

> [23] *Medius* ***Hasdrubal*** *inter patrem ac filium octo ferme annos imperium obtinui****t****, flore aetatis, uti ferunt, primo Hamilcari conciliat****us****, gen****er*** *inde ob aliam indolem profecto animi adscit****us*** *et, quia gener era****t****, factionis Barcinae opibus, quae apud milites plebemque plus quam modicae erant, haud sane uoluntate principum, in imperio posit****us****.* ***Is*** *plura consilio quam ui gere****ns****, hospitiis magis regulorum conciliandisque per amicitiam principum nouis gentibus quam bello aut armis rem Carthaginiensem auxi****t****. Ceterum nihilo* ***ei*** *pax tutior fuit ; barbarus* ***eum*** *quidam palam ob iram interfecti ab* ***eo*** *domini obtruncat ; comprensusque ab circumstantibus haud alio quam si euasisset uoltu, tormentis quoque cum laceratur, eo fuit habitu oris ut superante laetitia dolores ridentis etiam speciem prabuerit. Cum* ***hoc Hasdrubale*** *(...) foedus renouauerat populus Romanus*... (Liu. 21, 2, 3-7) « Intermédiaire entre le père et le fils, Hasdrubal exerça le commandement pendant presque huit ans ; il sut d'abord accorder ses faveurs à Hamilcar, parce que, dit-on, il était dans la fleur de l'âge ; puis il fut choisi par lui comme gendre, pour d'autres motifs, assurément, qui tenaient à son carac-

8. C'est ainsi que s'expliquent tout naturellement les emplois dits « anamnéstiques » étudiés par E. Dupraz, « *Ille* comme démonstratif anamnéstique en latin classique », Actes du colloque organisé à l'université de Rouen, *Anaphore et anaphorique : diversité des grammèmes, diversité des langues*, mai 2009 (à paraître). La notion qualifiée par le déictique n'a fait auparavant l'objet d'aucune mention, elle ne renvoie pas non plus à un objet concret, perceptible dans la réalité extralinguistique.

tère ; enfin, parce qu'il était son gendre – en raison de la puissance de la faction des Barca, dont l'influence sur les soldats et la plèbe étaient supérieure à la moyenne, et, non, certes, en raison de la volonté des grands –, il fut placé au commandement suprême. Réglant plus d'affaires par la discussion que par la force, c'est d'avantage en offrant l'hospitalité à des petits rois ou en gagnant, par l'amitié de leurs chefs, l'alliance des peuples nouveaux, que par la guerre ou par les armes, qu'un tel homme augmenta la puissance de Carthage. Pourtant, la paix ne lui valut nullement plus de sécurité, car un barbare, irrité de ce qu'il avait tué son maître, l'assassina en public ; arrêté par les gens qui l'entouraient, l'homme garda la même contenance que s'il s'était échappé et, alors même qu'il était déchiré par les tortures, il montra un visage tel que, la joie dominant les souffrances, on eut même l'impression qu'il riait. Avec cet Hasdrubal (...) le peuple romain avait renouvelé le traité. » (traduction de P. Jal)

Dans ce passage consacré à la présentation du prince carthaginois, Tite-Live entraîne son lecteur bien au-delà de l'événement rapporté. Au prix d'une digression, il fait défiler la vie d'Hasdrubal du début de sa carrière jusqu'à son assassinat, en accordant en outre une place de choix à son assassin. Le portrait de ce « barbare » au fanatisme quasi inhumain éclipse un moment la figure du général carthaginois. Toutefois, c'est en le qualifiant de *hic* que, dans la phrase suivante, l'historien lui redonne sa place centrale. Le même phénomène s'observe dans les exemples suivants :

[24] *Nam reges Syriae, regis Antiochii filios pueros, scitis Romae nuper fuisse. Qui venerant non propter Syriae regnum (...), sed regnum Aegypti ad se et ad Selenem matrem suam pertinere arbitraba**ntur. Hi** posteaquam temporibus rei publicae exclusi...* (Cic., *Verr.* 4, 61) « En effet, les princes de Syrie, tout jeunes fils du roi Antiochus, vous le savez, ont séjourné naguère à Rome. Ils étaient venus en effet, non pas au sujet du royaume de Syrie, mais ils considéraient que le royaume d'Egypte leur revenait ainsi qu'à leur mère Séléné. Ces derniers, après avoir été empêchés à cause des difficultés de l'état... »

[25] *Ac iam **illa** omitto quae disperse a me multis in locis dicentur ac dicta sunt (...) ; mitto adhibitam uim (...) ; mitto inquam **haec** omnia **quae** ab isto per triennium perfecta sunt ; **ea** quae coniuncta cum **illis** rebus sunt, de quibus antea dixi, cognoscite.* (Cic., *Verr.* 4, 116) « Mais maintenant je laisse de côté les faits que ça et là, dans de nombreux passages, je mentionnerai et que j'ai mentionnés (...) ; je laisse de côté l'usage de la force ; je laisse de côté, dis-je, tout ce qui, pendant trois ans à été perpétré par cet individu ; les faits qui sont liés à ceux dont je viens de parler, prenez-en connaissance. »

Ces phénomènes peuvent, me semble-t-il, être rapprochés d'emplois où *hic* présente énergiquement ce dont il va être question dans la suite de l'énoncé ; le locuteur cherche ainsi à focaliser l'attention des co-énonciateurs sur ce qu'il s'apprête à dire :

[26] *Credite **hoc** mihi, iudices. Nulla unquam ciuitas (...) signum ullum (...) sua uoluntate cuiquam uendidit* (Cic., *Verr.*, 4, 133) « Croyez-moi sur ce point juges. Jamais aucune cité (...) n'a vendu, de manière délibérée, à qui que ce soit, de statue... »

[27] *Immo* ***hoc*** *cogitato : quicum res tibi est, peregrinus est.* (Ter., *Eun.* 759) « Bien plus, songe à cela : celui auquel tu as affaire est un étranger. »

[28] *Illud Flaminius ita ex aede sua sustulit ut in Capitolio,* ***hoc est*** *in terrestri domicilio Iouis, poneret.* (Cic., *Verr.* 4, 129) « Flaminius enleva du temple cette statue, de façon à ce qu'elle fût placée dans le Capitole, c'est-à-dire dans le domicile terrestre de Jupiter. »

Il apparaît donc que *hic* a pour fonction de rapporter la notion qu'il représente au *nunc* même de l'énonciation ; plus fondamentalement, il rappelle qu'à l'instar de l'acte énonciatif lui-même, chaque élément mentionné dans un énoncé est indissociable du *nunc*, qu'il y est irrémédiablement ancré. De ce fait, et dans la mesure où le déictique renvoie toujours à un référent, ce qu'il rattache au *nunc*, c'est non pas un concept, mais l'acte par lequel ce concept est énoncé, sa **mention**. Comme *iste*, comme *ille*, *hic* sert à d'écrire différents aspects, différents moments de l'activité à travers laquelle le locuteur élabore son discours. En rappelant l'ancrage dans le *nunc* de la mention d'un concept, *hic* fait de ce concept le centre du propos, le thème qui mérite alors toute l'attention du locuteur. *Hic* est l'indice de ce qui justifie l'énoncé, et en reprenant un concept déjà évoqué, quelle que soit la distance qui sépare les deux mentions, non seulement il signale ce qui motive l'énoncé, mais il souligne la cohérence de la pensée.

Hic peut également servir à introduire un thème totalement nouveau, source d'un rebondissement du propos :

[29] [...] *Nihil est* ***Thaide hac****, frater,* ***tua*** *Dignius quod ametur* (Ter., *Eun.* 1051)
« Rien n'est plus digne d'être aimé, mon frère, que cette Thaïs, chère à ton cœur. »

Le référent du pronom, la belle Thaïs, est absent de la scène et aucun des deux frères, ni Phédria, ni Chérea n'en a parlé avant. C'est une idée qui a germé brusquement dans leur esprit et qui est suffisamment importante à leurs yeux, pour en faire l'objet de leur conversation. [9]

C'est enfin en vertu de ce signifié éminemment abstrait, indice de l'acte énonciatif en cours, que *hic* est majoritairement employé dans l'exclamation [10] :

[30] ***Hocine*** tam audax ***facinus*** *esse ausum !* (Ter., *Eun.* 644)
« Avoir osé cet acte si audacieux ! »

Chérea est encore habité par le souvenir de ce qu'il considère comme un exploit, le viol de Pamphila. Cette évocation lui arrache ce cri instantané, concis et quasiment incontrôlé qu'est l'exclamation. *Hic* ne fait ici que souligner immédiateté de cet énoncé bien particulier, extrêmement bref et, pour cette raison, lié, dans sa totalité, au *nunc*.

9. Il s'agit encore ici d'un emploi dit « anamnéstique ; cf. E. Dupraz, art. à paraître cité plus haut note 7.

10. cf. H. Vairel, *Exclamation, ordre et défense. Analyse de deux systèmes syntaxiques en latin*, Les Belles Lettres, Paris, 1975. Sur tous les emplois attestés avec un démonstratif dans les comédies de Plaute et de Térence, *hic* et majoritaire, *ille* est employé cinq fois, *iste* une fois.

Car ce qui coïncide avec le *nunc* de l'énonciation, ce n'est pas tant la notion elle-même que sa mention, l'acte de parole par lequel cette notion existe. Voilà pourquoi *hic*, surtout lorsqu'il est employé en début de phrase, met en avant le thème qui justifie le propos à venir. D'autre part, dans la mesure où souvent il réalise une anaphore, il met en lumière l'enchaînement continu et logique des idées du texte. Enfin, pour le locuteur, dire *hic*, c'est prendre conscience du temps, du *nunc* de l'énonciation qui, sauf exception (dans la correspondance par exemple), coïncide avec l'actuel qu'il est en train de vivre.

Si l'on admet que les déictiques ne servent pas à situer dans l'espace ou dans le temps la position de leur référent par rapport aux coordonnées déictiques, en particulier les acteurs de l'énonciation, il faut expliquer selon les principes qui viennent d'être développés, les balancements *hic* / *ille*. On a montré plus haut que le signifié de « rupture » d'*ille* lui permettait de former des couples d'opposition avec bien des termes. Le seul signifié de chacun des déictiques ne permet pas, par lui-même, de rendre compte des parallèles qui nous occupent ici. Leur fonctionnement dépend à chaque fois du contexte qui précède et de la manière dont le locuteur a voulu présenter, au moyen d'un des deux déictiques, une des deux notions concernées. Ainsi dans :

> [31] *Et Marcellus qui, si Syracusas cepisset, duo templa se Romae dedicaturum uouerat, is id quod erat aedificaturus iis rebus ornari quas ceperat noluit ; **Verres** qui non Honori neque Virtuti, quemadmodum ille, sed Veneri et Cupidini uota deberet, **is** Minervae templum spoliare conatus est. Ille deos deorum spoliis ornari noluit, **hic** ornamenta Minervae uiginis in meretriciam domum transtulit.* (Cic., *Verr.* 4, 123) « Et Marcellus, lui qui avait fait le vœu, s'il prenait Syracuse, de consacrer deux temples à Rome, n'a pas voulu que celui qu'il s'apprêtait à édifier fût décoré à l'aide des objets qu'il avait pris. Verrès, lui qui devait accomplir des vœux non pas en faveur de l'Honneur et de la Vertu, comme Marcellus, mais de Vénus et de Cupidon, entreprit de dépouiller le temple de Minerve. Celui-là ne voulut pas enrichir les dieux de dépouilles de divinités, celui-ci transporta dans la maison d'une courtisane les ornements de Minerve la vierge. »

Dès la mention de son nom, Verrès est le centre du propos. Repris une première fois par le simple *is*, Marcellus va lui être opposé ; *ille* s'impose naturellement pour désigner ensuite le vainqueur de Syracuse et souligner la fracture, l'abîme qui sépare les deux personnages. Ensuite, grâce à la connaissance de l'histoire de Rome que l'orateur partage avec son auditoire, le déictique semble parfaitement justifié pour renvoyer à un héros quasi mythique et à un passé glorieux et révolu. Face à lui, *hic* fait surgir le *nunc* de l'énonciation, l'actuel dont les co-énonciateurs font simultanément l'expérience ; créant alors un contraste *ille* donne l'impression de référer au passé. Par la suite, pour la clarté du propos, Cicéron maintiendra la même répartition des déictiques.

]10] [...] *Si non tangendi copiast,*
Eho ne uidendi quidem erit ? Si ***illud*** *[tangere] non licet,*
Saltem ***hoc*** *licebit [uidere]* (Ter., *Eun.* 638)
« Si je n'ai pas le privilège de la toucher, n'aurai-je pas même hélas celui de la voir ? Et si cela ne m'est pas permis, au moins on me permettra ceci. »

Le contexte est clair. La deuxième phrase ne fait que reprendre les informations fournies par la première. *Illud*, signifiant d'une « rupture », s'impose tout naturellement pour reprendre ce à quoi doit renoncer Phédria. Car malheureusement pour lui, seule est d'actualité la simple possibilité de voir Thaïs, la courtisane désirée, sans, hélas, pouvoir la toucher.

Dans le *De ira*, Sénèque distribue de manière surprenante le couple *hic / ille*. Cet exemple suffirait d'ailleurs à ruiner définitivement l'idée que le couple repose uniquement sur l'opposition proximité / éloignement du référent :

[32] *Quid autem* ***ira*** *crudelius est ? Homine aliorum amantius ? Quid ira infestius ? Homo in adiutorium mutuum genitus est,* ***ira*** *in exitium ; hic congregari uult,* ***illa*** *discedere, hic prodesse,* ***illa*** *nocere...*(Sen., *Ir.* 1, 5, 2)
« Qu'y a-t-il de plus cruel que la colère, de plus rempli d'affection pour autrui que l'homme, de plus rempli de haine que la colère ? L'homme a été fait pour l'entraide mutuelle, la colère pour la destruction ; celui-ci cherche à s'associer aux autres, celle-là à s'en écarter, celui-ci à être utile, celle-là à nuire. »

On constate tout d'abord que le genre grammatical ne laisse planer aucun doute sur les référents respectifs des démonstratifs. La notion la plus importante du passage est, pour le philosophe, l'homme (*homo*), l'être le plus accompli de la création. Il est digne d'être hissé au premier plan de l'énoncé. La colère (*ira*), au contraire est contradictoire avec l'*humanitas*, et *illa* souligne qu'elle est en rupture avec la grandeur de l'homme.

Ce jeu de mise en avant ou, au contraire, de rejet, ces contrastes ou ces effets de balance, ne traduisent pas objectivement la réalité ; les déictiques sont les indices de la manière dont le locuteur choisit librement et totalement subjectivement la représentation symbolique du réel. Le locuteur reste maître absolu de la manière dont il agence son énoncé.

5. Synthèse : les déictiques en endophore.

Que « montrent » les déictiques ? Ils montrent en réalité le locuteur ; ils le font apparaître dans sa fonction d'énonciateur, en livrant des indices de la manière dont il agence son énoncé. Les déictiques signalent certaines des opérations mentales réalisées au fur et à mesure du déroulement du propos. Car le locuteur est totalement maître du jeu. Il connaît, parce qu'il a été le premier à le mentionner, ou parce qu'il l'a perçu dans les paroles de son co-énonciateur, le contenu notionnel exact des mentions qu'il fait : il utilise *iste*. Ailleurs, *hic* et *ille* rythment son énoncé en créant harmonie et continuité (avec *hic* qui maintient au premier plan, en la faisant coïncider

avec le *nunc* de l'énonciation, la mention du concept qu'il représente) ; *ille* signale de son côté une rupture, un contraste ou une innovation. Le choix d'un déictique correspond donc, chez le locuteur, à une stratégie discursive et pragmatique. C'est ainsi que le locuteur en appelle aux co-énonciateurs, suscitant leur curiosité, sollicitant le contenu de leur mémoire, instaurant avec eux une véritable connivence qui lui permettra de les faire adhérer à ses idées, à la manière dont il représente la réalité extra-linguistique. Il leur demande d'entrer dans son jeu, d'accepter sa subjectivité.

La langue ne dit pas le monde tel qu'il est ; les déictiques ne servent pas à localiser leur référent : nous ne passons pas notre temps à mesurer la distance qui nous sépare des éléments concrets qui nous entourent, pas plus que le laps de temps qui s'écoule après ou avant la mention de certains concepts. Le langage ne nous permet de communiquer, en toute subjectivité, qu'une représentation symbolique et abstraite du réel.

Que dire de la référence extratextuelle ?

Il faut adopter ici une définition très stricte de l'emploi des déictiques en référence extratextuelle. Tout d'abord, le référent du déictique ne doit être l'objet d'aucune mention dans l'énoncé, ni avant, ni après. Il doit s'agir toujours d'une première évocation. Sinon, on a affaire à une référence intra-textuelle, quel que soit le moment, proche ou éloigné, où le référent a été ou sera nommé. Le référent désigné par le déictique relève du domaine extralinguistique ; il constitue l'objet d'une expérience dont les co-énonciateurs ont conscience simultanément et en commun et qui coïncide avec le *nunc* de l'énonciation :

> [33] *Aufer* ***aurum hoc****. (Ter., Eun.* 726)
> « Emporte ces objets en or », dit Thaïs à sa servante en lui donnant son coffret à bijoux.

> [34] *is dedit mihi* ***hanc*** (*Ter., Eun.* 701)
> « il m'a donné ce vêtement [= celui que je porte et que vous voyez] », avoue l'eunuque à qui le jeune Chérea a « emprunté » la livrée.

> [35] *Viden* ***hanc*** *? — Video — Haud mala est mulier.*
> *— Pol uero ista mala et tu nihili*(Pl., *Bac.*1161)
> « — Tu vois cette femme ? —oui. — Elle n'est pas mal. — A la vérité, par Pollux, elle est moche et toi tu ne vaux rien », commentent deux *senes* lubriques en observant les sœurs Bacchis

On peut ajouter l'exemple de la dédicace à Mécène du livre IV des *Géorgiques*. L'œuvre est peut-être évoquée ici dans sa matérialité, tangible pour les co-énonciateurs :

> [36] ***hanc*** *etiam, Maecenas, adspice* ***partem*** *(Verg., G.*, 4, 2)
> « Jette aussi tes regards, Mécène, sur cette partie [ce livre consacré aux abeilles] »

Toutefois, dans tous ces exemples, la désignation du référent, incontestablement concret, passe obligatoirement par une énonciation, une mise en forme linguistique. L'objet dont les co-énonciateurs font l'expérience concrète est toujours conceptualisé puis traduit à travers une séquence d'énoncé, souvent une unité de langue précise, exprimée, *aurum hoc* en [33] ou sous-entendue comme en [34]. Ici la forme pronominale *hanc* suppose que l'objet désigné a été conceptualisé puis symbolisé sous la forme d'une unité de discours bien précise, le substantif féminin singulier *uestis*. Il semble raisonnable de penser que l'on a affaire à un énoncé élaboré dans sa totalité par le locuteur, mais dont l'énonciation est, au dernier moment, tronquée. Par souci d'économie, par paresse ou sous le coup d'une forte émotion comme dans l'exemple de Térence, le locuteur s'appuie sur la situation d'énonciation concrète pour rendre intelligible son propos, sollicitant la participation active des co-énonciateurs. Comme dans bien d'autres circonstances, le « dit » est soutenu par l'expérience vécue. Ce type d'emploi, inconnu pour le simple anaphorique *is*, est attesté avec les trois déictiques :

> [37] *Tegillum* ***eccillud*** *mihi unum : id aret ; id si uis, dabo* (Pl., *Rud*. 576)
> « J'ai, tu vois là-bas une cape ; elle est sèche ; si tu veux, je te la donnerai. »
>
> [38] *Tu* ***istaec*** *mihi dato ; exarescent faxo* (Pl., *Rud*. 578)
> « Donne-moi ces vêtements [= les tiens] ; je les ferai sécher. » — De même en [35].

Le choix d'un déictique autre que *hic* me semble être toujours motivé ; il est dicté par plusieurs raisons. En premier lieu, la volonté de marquer la différence avec un autre objet (cf. *Rud*. [37]et [38]). Le jeu *hic* / *ille* peut, par exemple, mais pas automatiquement, suggérer le contraste « proximité » / « éloignement » [11]. D'autre part, par le truchement de *iste*, le locuteur laisse entendre qu'il conçoit de manière bien précise l'objet qu'il désigne : en [38], il s'agit des vêtements trempés que le rescapé de la mer aimerait échanger contre des secs et qui ont été auparavant le motif d'un dialogue ; en [35], par l'intermédiaire de*ista*, Nicobule renvoie à la conception que son compère Philoxène se fait de la courtisane, conception qu'il est loin de partager.

Iste implique donc la participation des co-énonciateurs qui sont invités à retrouver dans leur mémoire toutes les informations qui portent sur l'objet désigné. Le fonctionnement de *iste* suppose, on l'a vu, la connivence des co-énonciateurs. C'est pourquoi, au fil d'un échange longuement suivi, comme dans le cas de la correspondance, ce démonstratif peut référer directement, sans aucune précision, à ce qui est immuablement au centre des préoccupations des protagonistes et qui constitue le thème central du propos. Dans l'exemple suivant, Atticus comprend que l'adverbe désigne Rome, source de toutes les inquiétudes de Cicéron :

11. Rappelons qu'il ne s'agit ici que d'un effet de sens suggéré par la réalité extralinguistique vécue simultanément par les co-énonciateurs.

[39] *Numquid putas me Lanuui ? At ego te* ***istic*** [= Romae] *cottidie aliquid noui suspicor.*(Cic., *Att.* 14, 4 = 723 CUF)« Tu penses qu'à Lanuvium j'ai quelque information ? J'imagine que toi, là-bas, chaque jour tu apprends quelque chose de nouveau. »

Toutefois dans les textes de l'époque républicaine et tant que la norme n'évoluera pas, *hic* est nettement majoritaire [12]. Cette forme, on l'a dit, signale que la **mention** de la notion à laquelle il renvoie est exactement en phase avec le *nunc* de l'énonciation. Ce déictique met l'accent sur cette coïncidence. Il est donc tout naturel de l'utiliser lorsque le référent est l'objet d'une expérience concrète, contemporaine de l'acte énonciatif lui-même. De ce fait, dire d'une chose qu'elle est *hic*, c'est, au moment même où on l'énonce, prendre en compte le *nunc* et l'on est tenté de conclure qu'à travers l'acte de dire, l'homme fait l'expérience intime du temps. A l'issue de l'examen de ces exemples, on constate que les emplois que l'on classe comme relevant de la référence exophorique, ne sont pas franchement différents des emplois endophoriques. Dans les deux cas, le rapport du déictique à son référent s'établit une fois que ce dernier a été symbolisé sous la forme abstraite d'une une unité de langue ; la différence dépend des conditions d'énonciation. En va-t-il de même pour les emplois qui vont suivre maintenant ?

[40] *Quod <signum> autem est ad introitum Ponti (...) usque ad* ***hanc diem*** *integrum...* (Cic., *Verr.* 4, 130) « Cette statue se dresse à l'entrée du Pont (...) conservée intacte jusqu'à aujourd'hui. »

[41] *cum multas acceperint per* ***hosce annos*** socii (...) *calamitates* (Cic., *Verr.* 4, 132) « alors que les alliés avaient subi, durant ces dernières années (...) de nombreux malheurs. »

[42] *abhorret non modo ab* ***huius saeculi licentia****...* (Cic., *Cael.* 48) « il se garde de la licence de cette génération [= celle que nous vivons, la nôtre]... »

[43] *quis taetior hostis* ***huic ciuitati*** ? (Cic., *Cael.* 13) « Qui fut, pour cette cité [celle où nous vivons actuellement, Rome] ennemi plus atroce ? »

[44] *Diabolus Glauci filius Cleaeretae*
Lenae dedit dono argenti uiginti minas
Philaenium ut secum esset noctes et dies
Hunc annum totum. (Pl., *Asin.* 751 *sqq.*)
« Diabole, fils de Glaucus, a donné à l'entremetteuse Cléérète vingt mines d'argent pour que Philénie reste auprès de lui nuit et jour, pendant cette année tout entière. »

Dans ces exemples, l'interprétation du déictique et de la notion qu'il reprend repose uniquement sur la conscience que les co-énonciateurs ont du temps, c'est à dire du *nunc*, dès lors qu'ils participent à un dialogue. *Hic*, on l'a vu, fait coïncider la mention d'une notion avec le *nunc* de

12. Plus tard *iste* se substituera à *hic*, y compris dans cette fonction cf. M.D. Joffre « La concurrence *hic/iste* dans les *Métamorphoses* d'Apulée », à paraître dans les Actes du colloque international *Latin vulgaire, latin tardif,* Université Lyon 2, septembre 2009.

l'énonciation. Aucune expérience commune aux co-énonciateurs, relevant des sens ou du savoir, ne semble ici intervenir.G. Kleiber [13] parle de référence « transparente ».Toutefois, l'opération n'est peut-être pas aussi directe qu'on pourrait l'imaginer. La signification du syntagme nominal est obtenue plutôt par défaut, par élimination. En l'absence dans l'énoncé de séquence linguistique susceptible d'être prise comme interprétant sémantique du déictique (ou de l'ensemble déictique + substantif), en l'absence d'objet concret perçu par leurs sens, les co-énonciateurs font coïncider la notion qualifiée par *hic* avec le moment où est opérée sa mention. Cette interprétation obtenue par défaut est suggérée en outre par le contenu notionnel du substantif : unité de temps ou concept compatible avec l'idée de temps. Ainsi la *ciuitas*, conçue comme un ensemble organisé de citoyens, peut être située dans une période précise. Contrairement aux apparences, l'interprétation du déictique n'est, dans ces exemples, ni immédiate ni transparente, car elle sollicite la conscience du temps et le savoir des co-énonciateurs. C'est de la même manière que s'expliquent certaines des valeurs de l'adverbe *hic* dit « local ». Il donne en effet l'impression d'indiquer sans ambiguïté le lieu où se trouve le locuteur :

> [45] *Quis hic loquitur ?* (Ter., *Eun.* 84)
> « Qui parle ici ? »

En réalité, ce qui prime, mais toujours identifiée par défaut, c'est l'idée d'« actuel de l'énonciation » comme on le constate dans :

> [46] ***Hic*** *ego iam rem definiam, mulierem nullam nominabo.* (Cic., *Cael.* 48) « A partir de maintenant [à ce stade de mon plaidoyer], je vais définir l'affaire, je ne prononcerai le nom d'aucune femme. »

L'effet de sens « lieu de l'énonciation » est le fruit d'une seconde interprétation obtenue par déduction : le signifié casuel « locatif » du pronom invite les co-énonciateurs à élargir l'idée première, celle du *nunc*, et à rechercher ce qui peut coïncider avec lui. Le lieu où est situé le locuteur s'impose alors tout naturellement à l'esprit. Encore une fois cette signification n'est pas immédiate ; elle se déduit des conditions concrètes de l'énonciation ; qu'il y ait ou non geste du locuteur, on rejoint de toute façon le mode de fonctionnement des premiers emplois prétendument exophoriques [14].

Conclusion.

Aucun déictique ne renvoie donc directement à un référent concret, composante de la réalité extralinguistique dont les co-énonciateurs font l'expérience. Tout passe immuablement par la mise en forme linguistique,

13. G. Kleiber, « Déictiques, embrayeurs, etc. : comment les définir ? », *I.G.*, 30, 1986, p. 3-22.

14. Cette signification d'« actuel de l'énonciation » semble n'être, à la fin de la République et au début de l'Empire, que l'apanage de *hic*. Plus tard, comme l'attestent certains emplois chez Pétrone ou Apulée, *iste* supplantera *hic*.

donc abstraite et symbolique, de l'expérience que le sujet parlant fait du réel. Il ne nous semble pas pertinent de maintenir la distinction entre endophore et exophore. Dans ce dernier cas, l'énoncé est simplement tronqué, car les co-énonciateurs sont invités, souvent explicitement, à tirer parti de leurs perceptions communes et simultanées. De son côté *hic* met en évidence une expérience plus abstraite et profondément intime, inhérente à l'acte de parole, la conscience du temps, du *nunc*, repère à partir duquel seront distribués, l'avant et l'après, le passé et le futur.

La deixis est un phénomène de langue ; elle signale la manière donc le locuteur construit son propos, lequel n'est jamais qu'une transposition, sous forme abstraite et symbolique, de l'expérience du sujet parlant. Ainsi le langage permet de dire le réel, selon le bon vouloir et la subjectivité du locuteur : par le truchement des déictiques, ce dernier peut aussi bien suggérer la façon dont il élabore les concepts qu'il manie, qu'ancrer dans le *nunc* ce sur quoi il discute, soulignant ainsi la continuité de sa pensée et la cohérence de son énoncé ; mais il peut aussi créer une rupture, pour mettre en lumière la nouveauté. Ce qui est montré alors par les déictiques c'est uniquement l'être doué de parole, le locuteur, saisi dans la dynamique même de l'acte de langage.